



Régions - Département

Joseph Schin-Oua-Siron : « Mon aïeul avait ouvert la voie de l'intégration »

Adams Kwateh / Bernadette Helmany

Jeudi 03 mai 2012



(Fernand Bibas)

Il est l'un des représentants de la diversité des cultures martiniquaises. Joseph Schin-Oua-Siron est sans doute, grâce à ces ouvertures, un humaniste éclairé, gardien des voies à la fois de la tradition et de la modernité et de la méfiance envers tous les excès.



(Fernand Bibas)

Vous êtes un Caribéen de coeur. Comment vous est venu ce trait culturel ?

Je ne peux pas dire le contraire. L'héritage visible est la part africaine et c'est pourtant celle qui est la moins revendiquée « L'Afrique est l'alma mater ». C'est en cela que je rejoins Césaire. Le tambour est, par exemple, un vecteur culturel propre à toutes nos îles. Je dis souvent : quand les tambours parlent à Cuba, nous savons tous ce qu'ils disent. Celui qui oublie la réalité africaine est un imposteur. Celui qui oublie le passé se condamne à le recommencer. « Oublier, c'est recommencer les mêmes erreurs » .

Cependant, je constate, tout simplement, l'impossibilité face à laquelle les Caribéens se trouvent pour échanger, comme cela se faisait dans l'histoire avec la circulation des hommes et des biens. Une véritable coopération dans cette petite partie du monde qui nous est chère permettrait de se connaître encore mieux, car hormis une commune appartenance pour au moins la moitié d'entre nous, nous nous connaissons peu.

Pour moi qui ai vécu hors de la Martinique et qui connais la majeure partie des îles qui nous environnent, de Cuba à Trinidad, j'ai pu noter la différence sensible qui existe entre nous et les autres Caribéens hispanophones

ou anglophones. Je ne sais pas si le terme que je choisis d'employer est correct, mais je le prononce quand même : ces gens-là sont « authentiques ». Je veux dire qu'ils n'ont pas la nostalgie de la puissance tutélaire de laquelle ils se sont dégagés. Caribéens, ils l'ont toujours été peut-être parce que les colonisateurs dont ils dépendaient ont su leur dire ce qu'ils étaient et ce qu'ils seraient toujours... Jamais un Cubain ne fut espagnol ou un Trinidadien anglais. Quand l'un ou l'autre évoque la patrie, chacun d'entre eux sait de quoi il parle. Ils ont toujours su ce qu'était leur propre image. Encore heureux que, pour nous, il y eut Césaire et Fanon pour nous venir en aide et nous protéger quelque peu de l'acculturation. Qu'un hommage permanent soit rendu à ces éclaireurs de conscience.

Comment vivez-vous ces multiples identités ?

Mon grand-père est arrivé dans la Caraïbe comme engagé libre. Il a fait partie de ces 110 Chinois qui n'avaient pu trouver place en Martinique et l'ensemble de ce groupe a été envoyé à Cuba pour y travailler. Au terme de son contrat de sept ans, il est revenu en Martinique. Il s'est installé d'abord à Saint-Pierre où il a ouvert une quincaillerie au quartier du Fort, puis à Fort-de-France, pressentant le danger volcanique avant 1902, pour y tenir boutique. Mon aïeul avait ouvert la voie de l'intégration. Ce qui montre que ma famille et tous les autres Chinois de ces premières vagues d'immigration se sont vite intégrés à la société caribéenne.



(Fernand Bibas)





(Fernand Bibas)

Comment était le Fort-de-France de votre enfance ?

C'était une ville foncièrement bourgeoise, drapée dans ses privilèges sociaux où les préjugés de couleur s'invitaient souvent dans ses propos comme dans ses attitudes.

On était « entre soi », sans déroger. Il y avait même une forme larvée d'ostracisme vis-à-vis de ceux que l'on appelait péjorativement, « les Bitakos » ...

Ces ruraux qui venaient chercher un meilleur bien-être dans la capitale et qui étaient, en majeure partie, placés au service des foyers citadins ou encore exerçaient de petits boulots : portefaix, ouvriers sans qualification. La bien-pensante société foyalaise était de moeurs et d'habitudes châtiées au sein d'une ville capitale policée avec, il faut bien, un petit zeste de xénophobie à l'endroit de ceux qui n'étaient pas natifs de l'île ou apparaissant comme étrangers.

Malgré tout, c'est au coeur de Fort-de-France que vous avez appris à jouer du tambour...

En fait, je n'ai jamais appris à jouer du tambour, comme du reste d'autres percussions. C'est venu spontanément, car on a le rythme ou on ne l'a pas. De plus, j'ai connu en 1954, le bonheur d'appartenir à la chorale « Joie de chanter », fondée par Paulette Nardal, dont je salue la mémoire. C'est elle qui, la première, a introduit à la Martinique et dans notre répertoire les negro-spirituals et le gospel, nous faisant par là découvrir la richesse de cette musique. C'est elle, aussi, qui a osé valoriser le tambour en le plaçant dans nombre de pièces musicales. La chorale se réunissait le dimanche matin, rue Schoelcher, dans les salons de la famille Nardal. Je n'ose pas vous dire le désarroi et la stupeur des Foyalais en attendant résonner le tambour en ville, tambour sur lequel j'étais assis...

C'est cette admirable femme qui nous a fait sentir la fierté d'être Noir, qui a su baliser notre identité en nous dotant de connaissances à propos du monde noir et qui nous a imprimé la force de nous reconnaître et de nous assumer, et ce, sans prosélytisme « Black is beautiful ». Ce cri, nous l'aurons encore en mémoire. Nous étions adolescents, mais nous avons compris et retenu le message. Tous ceux qui, comme moi, ont appartenu à « Joie de chanter » et participé à cette extraordinaire expérience humaine, en gardent un souvenir impérissable et, plus encore, une vraie reconnaissance.

Vous auriez dû être juriste ou homme de lettres, comme le montrent vos résultats au bac. Mais vous avez choisi le sport. Pourquoi ?

Ce choix n'avait pas été facile. A cette époque, les métiers de juristes, médecins ou enseignants étaient privilégiés au sein des familles bourgeoises et un peu dictés par les parents. En ce qui me concerne, les parents ont su respecter mon choix en faisant taire, secrètement peut-être, un peu de déception. Nageur, athlète, footballeur, le sport était, pour moi une passion, une raison de vivre. J'en ai fait mon métier. De mes années d'enseignement, je garde en mémoire des moments formidables au lycée Schoelcher, puis au collège Saint-Pierre qui a la préférence de mes souvenirs. Des générations de Pierrotins m'en parlent encore.

Pour vous, le sport est une philosophie ?

Le sport est école du courage, de volonté, de dépassement de soi. D'une manière générale, la pratique sportive apprend à s'assumer. Et puis, il n'y a pas de plus grande joie que la réussite, la victoire. On en savoure le goût. Surmonter une épreuve par la capacité physique et mentale est de nature à forger le caractère. Mais aussi, il faut savoir perdre ; accepter courageusement et lucidement la défaite, chercher et analyser les défaillances et respecter le vainqueur. Tout cela pour en tirer de salutaires leçons. Le cas de Samouraï vous fait la recommandation suivante : « On apprend peu par la victoire et beaucoup par la défaite » .

Que diriez-vous de l'évolution de la natation ?

Je ne vais pas m'arrêter à une discipline sportive. Les mœurs ont évolué et l'on constate de plus en plus, un déficit de moralité. Tous les moyens, même les plus délictueux, sont bons pour arriver au résultat. L'argent a corrompu beaucoup de valeurs sociétales. La rigueur morale est en défaut. La constitution des individus « champions » passe par une longue et patiente pratique sportive dénuée d'artifices afin d'y trouver le caractère mesurable de son utilité, de sa valeur, de ses mérites.

Ce constat est-il valable pour nos hommes politiques ?

Sans chercher à esquiver, ma réponse sera la suivante : dans le paysage politique local actuel, on n'aperçoit que des arbustes. Il est souhaitable, pour l'avenir, que beaucoup d'entre eux deviennent de beaux arbres, et, au milieu de ceux-ci que s'élève la majesté d'un grand « fromager » .



(Fernand Bibas)

- BIO EXPRESS

Né le 1er mai 1935

Scolarité à Fort-de-France, puis au lycée Henri IV à Paris. Ancien élève de l'INSEP (Institut national du sport et de l'éducation physique de Paris).

1963 : Retour en Martinique. Il enseigne à Saint-Pierre et au lycée Schoelcher

1980 : Conseiller technique de natation aux Antilles-Guyane.

Secrétaire général de la Direction de la jeunesse et des sports de Martinique.

2000 : Retraite

Père de trois fils, il a reçu de nombreuses distinctions dont la médaille de commandeur des Palmes académiques ou la médaille d'or de la Jeunesse et des sports.

- IMAGE - Esprit sain dans un corps sain



(Photo archives personnelles)

Au poste de secrétaire général de la Direction de la jeunesse et des sports, Joseph Schin-Oua-Siron veillait sur l'évolution de la pratique sportive. En amoureux de quasiment toutes les disciplines, l'homme se bâtit une solide réputation, puis une carrière de fonctionnaire au service de l'activité physique et sportive. C'est d'ailleurs dans le Saint-Pierre des années 1960 qu'il commencera à dérouler les fils de cet écheveau qu'il préserve désormais par le biais d'une hygiène de vie de laquelle tous les excès sont tenus à l'écart.

- PORTRAIT - L'homme éclaté





(Fernand Bibas)

Certains sont dits verticaux, voire fondamentaux, mais Joseph Schin-Oua-Siron -« Jojo » pour les fréquentations assidues- serait plutôt du type oriental. Il a, en effet, la stature du nègre debout, poing levé au besoin, toujours avec un chaloupé des hanches, quand raisonneraient tambours ou cymbales, mais avec en parallèle toute la finesse et les circonvolutions de nos frères asiatiques. Sans doute est-il le fruit de cet original, mais heureux, mélange de deux cultures, deux races, de deux peuples...

Schin-Oua-Siron par son père, descendant de la première génération de Chinois arrivée dans la Caraïbe avec même, hasard des transcriptions d'état-civil, la consonance cubaine de Siron (prononcez Sironne à l'espagnol), et Martiniquais par sa mère Alpha, la petite soeur de feu Jenny, notre immortelle comédienne. Vraiment celui que tous ses amis appellent si affectueusement « Jojo » est un homme éclaté, qui aura connu en somme des vies différentes. La première, de petit garçon élevé dans le giron bourgeois d'une famille de commerçants foyalais, dans une Martinique d'après-guerre où il vivra, comme une forme d'apartheid, les préjugés et la suprématie développés par la caste des possédants de ce temps-là. Alors, sorti de la maison familiale du 38, rue Lazare Carnot, « Jojo » avait sa muraille de Chine, car passé le boulevard du général de Gaulle, il était avec son frère cadet Georges en terrain conquis chez ses amis, et presque parents, de la communauté chinoise. Celle de Canton, précise-t-il, car leurs nouveaux successeurs ne semblent pas partager à ses yeux les mêmes valeurs de fraternité et de convivialité de cette époque, où « Chine » faisait partie de la famille, tant sa présence était indispensable à la vie du quartier. Avec le départ de la famille en 1947 pour la métropole, il deviendra un lycéen parisien à Henri IV pour préférer l'enseignement du sport, et non le droit comme attendu par la famille, qui aura toutefois la grandeur d'âme d'accepter son choix.

« BALAN » CRÉOLE ET PATIENCE

La seconde partie de cette vie fructueuse fera découvrir à Joseph-Marie Stéphane son côté nègre, et peut-être même de « nèg mawon », assis à cogner le tambour, mais dans les salons des filles Nardal, excusez du peu. Ce sera alors le grand épisode du chant lyrique et du gospel au sein de la chorale « Joie de chanter », avec son timbre de basse aux côtés des percussions, qui se souvient-t-il, avait fait fuir une bonne partie de l'auditoire du Pax en février 1954, mécontent et surtout assez conformiste, pour ne pas vouloir écouter « Manman la grev'baré mwen », même sur ce beau registre sonore! Et peut-être enfin la troisième tranche de vie de « Jojo » se déroulera sur tous les terrains de sport.

Avec « Joie de chanter », était également née sans doute la joie de vivre que « Jojo » exprimera au sein du Plastic System Band et de son carnaval effréné des années 1990. Vitalité et pondération, « balan » créole et patience, voire sagesse du jardinier de bonsaï, sont les extrêmes sur lesquels notre grand témoin a toujours

navigué, pour trouver une harmonie intérieure au lendemain de son 77e anniversaire, comme un chiffre de perfection, d'ailleurs de double perfection...

- COUP DE COEUR

Vitalité et pondération

- COUP DE GUEULE

Que les gens se respectent davantage

- UN RÊVE

Appartenir à une société plus juste, plus équitable
